

Renaissance de l'Allemagne (17)

Pour l'égalité des droits, l'honneur et la paix

Mais à ce moment, Adolf Hitler montra qu'il n'était pas seulement celui qui avait stimulé la politique intérieure allemande.

Il montra au monde, pour la première fois, qu'il était aussi en politique extérieure un homme d'État de premier ordre. Dans cette atmosphère d'orage, il fit entendre devant le Reichstag allemand son fameux discours de paix. Le monde attendait fiévreusement cet après-midi ce qu'allait déclarer le nouveau chancelier si souvent calomnié, le farouche militariste qu'on lui représentait.

Or, il parla de la profonde aspiration pacifique du peuple allemand, de sa pauvreté terrible et de sa détresse, et comment pour en sortir il fallait bander toutes ses forces. Il parla aussi de sa lutte contre les influences subversives et le chômage. Enfin il déclara solennellement à la face du monde que personne en Allemagne, qu'aucun homme d'État allemand ne pensait à attaquer quelque pays que ce soit, que la nouvelle Allemagne au contraire voulait collaborer avec ses voisins dans un esprit de sincérité mutuelle.

Puis il parla encore avec une éloquence ardente et éclatante de la renaissance du sentiment de l'honneur allemand et du désir, pour l'Allemagne d'être maîtresse de sa destinée. Il démontra encore combien le sacrifice consenti par l'Allemagne à la paix européenne était grand et il affirma qu'elle était prête à en consentir de nouveaux mais que jamais elle n'abandonnerait l'honneur national, chose que la couardise et la lâcheté ne peuvent acheter, chose dont un peuple qui veut vivre libre a plus besoin que d'air.

Nos ennemis furent déçus et pleins de rage en voyant tout leur tissu de mensonges réduit à néant en quelques heures par un maître discours.

Mais dans d'autres pays, ceux qui désiraient réellement la paix, recommencèrent à respirer librement. Ils comprenaient qu'on ne peut imposer à un peuple comme les Allemands ce qu'eux-mêmes jugent insupportable. La menace d'orage parut d'abord écartée. Mais les ennemis reprirent fiévreusement leur travail afin d'accentuer démesurément les difficultés de l'Allemagne au sein de la Société des Nations, et d'entraîner le peuple allemand dans les plus lourds conflits. On avait, à la Conférence du désarmement,

depuis longtemps déplacé les responsabilités. C 'est à peine si on discutait le désarmement des puissances surarmées. Les propositions en ce sens n'étaient pas considérées sérieusement.

On se concentrait, ici aussi, exclusivement sur l'Allemagne. Le pays le plus désarmé, le plus faible militairement, devait continuer à désarmer. On voulait de nouveau marquer l'Allemagne devant le monde comme la perturbatrice de la paix européenne. On voulut lui imposer des conditions infiniment blessantes afin d'humilier le régime hitlérien devant son propre peuple et au dehors. Les politiciens genevois étaient plus rusés que nos diplomates, ils s'arrangèrent toujours pour présenter l'Allemagne comme obstinée et intraitable.

Ce fut soudain comme une bombe : ils déclarèrent hypocritement que l'égalité accordée, fût-ce même théoriquement, à l'Allemagne de Schleicher, n'était plus applicable à l'Allemagne de Hitler.

On vit alors clairement où ils voulaient en venir. Nous, Allemands, nous comprîmes ce qui allait se passer à la Conférence du désarmement à Genève. Les seules choses pour lesquelles nous ne pouvions marchander étaient en jeu : notre honneur, et la question de l'égalité des nations.

Après mûre réflexion et après un sérieux examen de conscience, Hitler prit la seule décision possible. Il accomplit ce geste hardi de mettre hors-jeu ces intrigues en déclarant que l'Allemagne démissionnait de la Conférence et de la Société des Nations. La presse répondit par un nouveau cri de rage à cette grande et habile réaction de l'Allemagne.

Comment Hitler pouvait-il se permettre d'échapper à l'encerclement projeté ?

Comment l'Allemagne osait-elle enfreindre les règles du jeu genevois où c'était toujours elle le perdant ?

La Société des Nations comprit enfin qu'elle avait devant elle un adversaire de premier plan.

Hitler s'était libéré lui-même d'un encerclement oppresseur et insupportable. L'Allemagne avait repris sa liberté d'action après avoir eu durant 15 ans une politique extérieure léthargique. Elle cessait pour la

première fois de n'être que l'enclume et faisait entendre à son tour les coups de marteau d'une politique extérieure active.

En entrant dans le pacte à quatre, constitution brillante du véritablement grand homme d'État Mussolini, l'Allemagne était prête à s'associer à toutes les conférences ou constructions politiques qui serviraient honnêtement la paix.

Dans le même temps où elle quittait Genève, l'Allemagne commença sa dernière campagne électorale. Il n'y avait plus, cette fois-ci, de frontière à l'intérieur. C'était bien une nation unie, prête à se défendre comme un seul homme et ce fut comme un seul homme qu'elle demanda qu'on lui reconnût des droits égaux, et qu'elle combattit pour son honneur contre tous les pays étrangers hostiles.

Le peuple allemand montra au monde qu'il était sincèrement résolu à aider sincèrement et de toutes ses forces toute politique de paix. Mais il montra aussi qu'en traitant avec lui, il fallait lui accorder la même estime, les mêmes droits et les mêmes honneurs que réclamaient pour elles les autres nations.

Le peuple allemand se rangea résolument, presque jusqu'au dernier homme et jusqu'à la dernière femme, derrière son Führer et sa politique d'honneur et de paix. L'Allemagne, à l'avenir, n'offensera et n'humiliera aucune nation, mais elle ne veut en aucun cas que les autres nations l'offensent ou l'humilient.

Puissent les autres nations faire en sorte que le Führer de l'Allemagne soit le premier garant de la paix européenne ! La tâche entreprise par Hitler, sa lutte à l'intérieur, n'est pas, en effet, d'une portée purement allemande. La mission d'Hitler a une importance historique mondiale. En entreprenant en Allemagne la destruction du communisme, il a dressé également un rempart pour les autres nations européennes. Souvent déjà dans l'histoire mondiale, l'Allemagne a prouvé que la décision des plus puissants combats spirituels s'était résolue sur son territoire.

Nous avons la conviction sacrée que dans cet immense combat entre le communisme et le national-socialisme, le ferment de désagrégation aurait pénétré les autres nations par le truchement de l'Allemagne si elle était devenue communiste. Le jour viendra où les autres peuples comprendront. La France, l'Angleterre et les autres nations seront reconnaissantes à Adolf Hitler de s'être trouvé en Allemagne à l'un des moments les plus critiques.

La grande lutte d'où devait sortir l'avenir, aussi bien pour l'Allemagne que pour l'Europe et pour le monde entier, était la lutte décisive entre le svastika et l'étoile soviétique. Si l'étoile soviétique avait triomphé, l'Allemagne aurait sombré dans la terreur sanglante du communisme et l'Occident l'aurait suivie dans l'abîme. Le terrible danger a été détourné par la victoire de la croix gammée et nous en remercions Dieu.

Il a été donné à l'Allemagne de se relever, une fois de plus, et à nous de créer une Allemagne saine.

L'Allemagne est et demeure le cœur de l'Europe, et l'Europe ne peut vivre saine et pacifique que si son cœur est sain et intact. Le peuple allemand s'est relevé et l'Allemagne veut redevenir grande.

Nous avons pour cela un garant, Adolf Hitler, chancelier du peuple allemand, protecteur de son honneur et de sa liberté.

Hermann Göring, Renaissance de l'Allemagne, Fernand Sorlot, Paris, 1939.